

LA « PAROLE NOSTALGIQUE », UNE PAROLE EN QUÊTE D'AUTEUR OU EN QUÊTE D'OBJET ?

Évelyne Chauvet

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2007/5 - Vol. 71
pages 1455 à 1460**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1455.htm>

Pour citer cet article :

Chauvet Évelyne, « La « parole nostalgique », une parole en quête d'auteur ou en quête d'objet ? », *Revue française de psychanalyse*, 2007/5 Vol. 71, p. 1455-1460. DOI : 10.3917/rfp.715.1455

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*La « parole nostalgique »,
une parole en quête d'auteur ou en quête d'objet ?*

Évelyne CHAUVET

« Fuis les sirènes, leur voix ensorcelante, et leur prairie en fleurs... Pétris de la cire à la douceur de miel et, de tes compagnons, bouche les deux oreilles... Toi seul dans le croiseur, écoute si tu veux, mais pieds et mains liés par de solides liens, fais-toi fixer au mât, demeure immobile, debout sur l'emplanure... pour goûter au plaisir d'entendre leur doux chant... »

Circé à Ulysse, chant XII,
L'Odyssée, Homère.

« Il y a un naufrage qui constamment menace le discours », nous dit L. Danon-Boileau, pour introduire son chapitre sur la parole nostalgique... Un « trouble » qui saisit l'analyste qui lui prête oreille, séduit par la poésie du dire qui rend « voyant » celui qui saurait l'écouter... Étranges sensations, tour à tour attraction, fascination, sidération, paralysie, qui ne peuvent en effet manquer d'interroger en nous la perplexité qu'elles suscitent. La mélodie, la tonalité, l'allure du débit, ne sauraient l'expliquer, écrit-il, pas plus que la « couleur de la voix », belle expression pour traduire cette délicieuse association de la vue et de l'ouïe, du voir et de l'entendre... L. Danon-Boileau nous propose une hypothèse pour rendre compte de ce phénomène : le « contenu de la parole comme tel » serait le fauteur de trouble, le responsable de ce saisissement par la sensation qui viendrait alors noyer la représentation en quête d'émergence chez le patient. Tandis que l'analyste qui écoute se voit chargé d'images vives et de sensations semblables à celles « où le lecteur se trouve après avoir lu : “Tout à coup, le vent fraîchit, la montagne devint violette. C'était le soir.” » A surgi alors en moi, lectrice de ces lignes, le souvenir d'enfant de « cet amour de petite chèvre », qui, voulant goûter à la liberté et devenir indépendante, ignora le loup...

C'est ce danger-là que la lecture de ces pages si attrayantes m'aura incitée à interroger. Quel est donc ce naufrage qui guette insidieusement le discours ? De

quel danger s'agit-il ? De quel séducteur se méfier le plus, de M. Seguin qui veut protéger sa si jolie petite chèvre en l'enfermant, ou du loup qui l'attire pour mieux la dévorer ? Voilà une délicate question que L. Danon-Boileau nous amène à pas feutrés, habillée de tout l'attrait d'un poétique qui ne peut que nous ravir. Mais faut-il pour autant dissimuler la complexité des problèmes posés par les obstacles dressés contre la fin de l'analyse chez certains patients ? Nous n'en finissons pas de nous demander ce qui vient entraver le cours harmonieux et naturel de sa terminaison... Sans doute les réponses sont-elles multiples et difficiles à unifier. L'idée d'une parole nostalgique, en défense contre le deuil d'une communication « au diapason » avec l'objet, est séduisante et a retenu mon intérêt car elle rencontre quelques-unes de mes expériences cliniques. Mais je me suis trouvée dans une certaine perplexité lorsque L. Danon-Boileau, au cours du récit de la cure d'Ada, en vient à mettre l'accent non plus seulement sur la difficulté de celle-ci à renoncer à la présence de l'objet destinataire de son discours, mais encore sur le deuil impossible de « l'hallucinoire dans sa propre parole », résistance majeure à la fin de l'analyse. Propos quelque peu énigmatique dont l'ambiguïté ne peut manquer d'ouvrir au débat. Une ambiguïté qui m'aura incitée à imaginer ce dialogue écrit avec L. Danon-Boileau. Qu'il veuille bien me pardonner de forcer parfois un peu le trait de sa pensée, mais l'intérêt éveillé par cette question m'y oblige quelque peu.

Si seulement nos patients parvenaient à ne pas « désinvestir ce plaisir pris à ce que la sensation devienne représentation inconsciente, puis qu'elle devienne enfin consciente au décours d'une parole qui tout ensemble la découvre et la dénonce », nous dit-il... Au lieu de cela, Ada parle, non plus pour *se* représenter mais comme pour distiller des paroles qui « bourdonneront comme des mouches » aux oreilles de son analyste. Les récits produisant insidieusement leur effet, un trouble indéfini le saisit et l'amène à penser qu'il pourrait bien s'agir d'une « parole nostalgique défensive qui se refuserait au renoncement »... « Nostalgie d'une écoute océanique qui organise la demande » et empêcherait qu'un processus d'auto-analyse puisse s'installer. Comme si, en somme, sur un mode pour le moins paradoxal, l'advenue d'un discours intérieur qui puisse se passer de l'étayage constant de l'objet écoutant pour se constituer en discours « de soi à soi », pouvait à lui seul signer véritablement la fin de la cure. La « délégation de l'hallucinoire à l'écoute de l'autre », repérable dans l'excès de représentations chez l'analyste, témoignerait alors de l'impossibilité de faire le deuil de l'objet réel et empêcherait l'émergence de « l'hallucinoire du monologue intérieur de l'auto-analyse ».

Une « parole nostalgique » serait donc une parole qui « resterait une injonction à l'autre de ressentir, de s'affecter, de se (re)présenter... indéfiniment tributaire de l'adresse effective ». Mais de quelles représentations s'agit-il ? J'ai

pensé qu'elles étaient peut-être contenues dans les premières lignes de ce chapitre, au sein même de l'appel lancé dans ce « cri expressif » qui ne pourrait renoncer à être « converti en signifiant d'une absence tolérable » par un objet indéfiniment présent, indéfiniment destinataire... L'angoisse de séparation qui s'exprime ainsi ne recouvre-t-elle pas d'un voile pudique l'angoisse d'abandon ?

Mais la question posée par L. Danon-Boileau est plus complexe, et je n'ai pu résister à la tentation de me laisser prendre à l'aspect quelque peu provocateur de son propos et de ses propositions sur ce point, pour suivre la voie tracée par ce cri. Et je vais tenter d'approcher du chant d'Ada, la sirène au bord de la falaise, une femme à ses côtés, appelant cet objet, pas tout à fait inconnu, pas vraiment familier, ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre...

La parole unit et sépare à la fois. Dire pour se dé-prendre, pour se dé-faire, pour se dé-lier, ou dire pour communier, pour se fondre, pour se confondre ? La parole fait tiers ou fait écho... Mais lorsque la parole se refuse à séparer et se complaît à lier à jamais, dans cette adresse à l'infini, alors le trouble ressenti à son attrait aussi bien chez celui qui écoute que chez celui qui cherche à être écouté, peut constituer un trouble partagé, une eau mêlée, dans un plaisir conscient du partage mais dans un certain déni, non pas de la résistance mise en œuvre au processus de séparation, mais de la nécessité de son élaboration, incontournable à la fin de toute cure. La parole ne risque-t-elle pas de devenir alors la trace d'un pacte tacite, d'un « pour toujours, à la vie, à la mort » ?

Que se passe-t-il avec Ada, cette patiente si douée, aux mots qui touchent, qui frappent, qui sidèrent... aux rêves qui fascinent, excitent et plongent dans le poétique tragique ? Ada, qui emporte dans ses paroles expressives, explosives, et qui séduit par son intelligence, fascine par sa justesse et par la brutalité des mots sans détour, émeut par son désespoir, ses appels... Le chant de la sirène s'entend au loin. Ulysse sait le danger, il ne veut pas y céder, se fait attacher au mât, mais garde les oreilles grandes ouvertes comme pour ne rien perdre de la beauté des sons... sans ignorer les pièges de la tentation. « Le contenu fauteur de trouble » ? Mais de quel trouble, sinon celui de la fascination de l'harmonie et l'indistinction d'une communication parfaite dans son intensité et son charme, dans le plaisir d'« une voix pour deux » ? De quel contenu, s'il conduit à un refus communément dénié ou implicitement entendu de renoncer aux charmes de la parole séduisante pour maintenir le plaisir de ses effets ? Voir « à la place de l'autre », ne serait-ce pas privilégier le masque pour sa beauté évocatrice, écran qui camoufle derrière ses appâts les traits d'un visage déformé aux expressions grimaçantes de douleur. Voir et ne pas entendre, voir pour ne pas entendre...

Si la parole est trop séduisante, elle est forcément une défense, aussi habitée soit-elle, parfois contre le vide même qu'elle dissimule et qui terrorise. Le vide au-dessus de la falaise dévorée par la mer déchaînée... Le vide laissé par

l'absence d'une mère qui abandonne, tourne le dos à l'enfant, une mère indifférente (renversement de la mère démontée du rêve) qui n'aime pas ou qui n'aime plus, ou qui n'aime plus comme avant... Mario, Paola... La poésie, *esthétique d'une plainte* adressée à une oreille sensible aux mots qui donnent vie, mais aussi chant pathétique d'un désespoir sans adresse... Alors, comment « renoncer à faire éprouver à l'autre » pour se contenter du seul plaisir des mots, quand là vient se nicher *le souvenir sans mémoire d'un objet sourd et muet* ? C'est peut-être beaucoup en demander... « On disait qu'elle m'aimait... mais je ne me souviens pas qu'elle m'aimait... »

Parler pour se séparer, mais de quoi, de qui ? Renoncer à la puissance des mots sur l'autre, mais pourquoi ? Pour mieux souffrir du non-éprouvé par l'autre, le premier objet, celui qui est là aussi sur la falaise, celui qui est appelé pour tirer, la tirer, l'attirer, se tirer... L'autre qui n'a pas de mots pour dire qu'il aime, pour éprouver avec, à côté, en même temps... La rencontre avec l'analyste-objet premier, ou premier objet attentif, attentionné, vibrant à l'unisson, est-elle la chance d'une découverte ou celle de retrouvailles avec l'objet perdu ? Qu'il soit habillé par le désir d'une femme qui appelle le désir d'un homme ne change rien à l'affaire, il s'agit de trouver le désir de l'objet à la rencontre du sien... De trouver un objet qui accueille sans danger, sans se laisser prendre au piège de la séduction dans une confusion de langue empruntée, faute de pouvoir dire le vrai de la douleur de la perte d'amour, ou du pas d'amour du tout...

Si l'analyste est trop capté par la fascination de ce dire-là, en miroir, il contempera la surface attrayante et ne pourra s'en défaire... Narcisse le guette avec son piège redoutable et l'analyse sera interminable car les mots resteront là pour protéger les choses qui ne parviennent pas à se démasquer... Démasquer, c'est interpréter, d'abord pour soi, ensuite pour l'autre... « Toute interprétation court le risque de faire tache ou rupture... » Toute interprétation ne risque-t-elle pas de rompre le charme et de redonner au carrosse sa vérité de citrouille ?... L'altérité ne fait-elle pas toujours rupture de la bulle narcissique, ne doit-elle pas s'infiltrer pas à pas pour avoir droit de cité ? L'autre est une conquête, une conquête sur l'illusion primaire et sa puissance sans bornes, *une conquête par le renoncement non pas à l'objet destinataire, mais à l'objet satisfaisant*. Lorsque Ada « convoque sensations et représentations chez son analyste », est-ce « pour échapper au deuil de l'hallucinatoire de sa propre parole en la lui confiant » ? Peut-être que l'objet qui reçoit, l'objet destinataire, occupe la seule place possible alors, celle du seul objet possible, confondu avec l'objet qui satisfait. Peut-être qu'Ada n'en est pas encore à chercher l'objet qui satisfait, mais qu'elle se contente de l'objet qui reçoit. L'hallucinatoire de l'objet qui satisfait serait alors à constituer conjointement à la désillusion de la complétude et de la communication idéale. L'hallucinatoire de l'objet passerait alors par celui de l'analyste

porte-parole, *porte-hallucinatoire*, en attendant que s'institue à l'intérieur du psychisme un objet fiable, non abandonnant, et relativement satisfaisant. Cela passe par l'écoute et l'accueil de la parole, de l'hallucinatoire qu'elle transmet et par l'interprétation du vécu d'abandon et de perte d'amour qui l'infiltré inconsciemment. La fin de l'analyse ne peut être confondue avec la fin de l'analyste... Une parole « de soi à soi », présentée comme idéal d'analyse réussie ne risque-t-elle pas de conduire à idéaliser un dialogue intérieur qui se suffirait à lui-même, qui se passerait de l'objet en faisant fi de la qualité du dialogue entre soi et un objet intériorisé, un objet interne installé, un objet ayant donné place en lui, dans son psychisme, au sujet qui crie ?

Ada dans les bras de sa grand-mère à 2 ans, placée « par commodité » en pension à 5 ans, Ada orpheline de père à 10 ans... Où est l'objet garant de sa continuité, l'objet susceptible de transformer les cassures et la douleur ? L'auto-suffisance d'un dialogue intérieur rendu possible par l'analyse ne peut se passer de l'analyse de la résistance à renoncer, de part et d'autre, au charme de la parole « habitée à deux » au profit d'un dialogue avec un objet-écoutant enfin intériorisé.

L. Danon-Boileau dit bien que la difficulté est à situer du côté de la perte, du deuil, de la castration, mais ne laisse-t-il pas flotter l'ambiguïté autour des angoisses de séparation qui ne semblent pas faire signe du côté des angoisses d'abandon ni de celles liées à la perte d'amour qui ne se situent pas au même niveau ? Il dit bien qu'il n'y a pas de déni, ni d'état maniaque « comme si le sujet acceptait de renoncer à tout, sauf à l'étayage de l'écoute de l'autre », mais cet autre est-il seulement présent « pour transformer la trace perceptive en représentation inconsciente » ? Ne peut-il être là aussi pour interpréter et *tiercéiser ce duo de charme* et transformer l'économique et la dynamique de ce qui s'y camoufle ?

Ada souffre, Mario vient de la quitter, puis ce sera Paola qui « lui tourne le dos », elle aussi, comme sa mère... La voilà, cette mère si absente, qui apparaît pour aussitôt prendre le masque de l'homme à séduire. L'analyste, un homme sensible à ses charmes ; Paola, une mère insensible à son désespoir... Comment toucher l'une sans atteindre l'autre ? Séduction sexuelle, faute de mieux ? Ou défense contre le vécu d'abandon ? Faute de bras maternels, un substitut, la grand-mère maternelle dont « on disait » qu'elle l'aimait. Le doute surgit enfin, avec la question de l'amour qui ne va pas de soi. L'évocation de l'amour grand-maternel est sans doute « apaisant », mais peut-être ouvre-t-il la voie (ou la voix) à une tentative d'élaboration de l'abandon et de la perte de l'objet maternel ? Castration suprême ! Qui reste-t-il à séduire ? « Les hommes ne valent rien », autant supprimer le désir avec le clitoris ! Ada doit-elle parvenir à s'émanciper de l'écoute de l'autre ou bien doit-elle en passer par l'écoute de l'autre qui porte cette souffrance non symbolisée à sa place, tenter de se la réappro-

prier et, enfin, accomplir ce chemin douloureux de reconnaissance de son histoire pour en devenir sujet ?

« Je suis au bord d'une falaise. » Dans le présent du transfert, Ada est au bord de la chute, et craint peut-être l'effondrement dans le vide de la dépression. L'image maternelle secourable du rêve, une image transférentielle positive qui est aussi porteuse de toute l'ambivalence de la mer déchaînée, menaçante, meurtrière, est tout autant destinée à l'analyste : tire-moi, sauve-moi, prends-moi dans tes flots, je flotterai ou je m'y noierai... « Éros et destructivité se croisent sur la scène de la parole, jusqu'à organiser dans la régression finale (l'évocation de l'amour de la grand-mère) un apaisement temporaire que l'annonce de la fin de la séance vient mettre en péril. »

Pourquoi parler de « faux pas contre-transférentiel » quand ce prolongement signifiant de la séance permet à Ada de finir sa phrase concernant sa grand-mère et son absence de souvenir sur l'amour qu'elle lui portait ? Peut-être était-ce difficile de se séparer après une telle évocation, une telle confiance... Si l'on prenait la fin de cette séance comme emblématique de la difficulté de la fin de l'analyse... alors la difficulté de se séparer pourrait bien être partagée, dans le glissement de la séparation vers l'abandon exprimé à ce moment-là. Ne pas se séparer à la fin de la séance pour ne pas répéter l'abandon par l'objet premier confondu avec soi ? Car, si l'amour s'en va avec l'objet, nous pouvons nous demander ce qui se serait passé si L. Danon-Boileau lui avait dit : « *On disait*, comme si cela n'allait pas de soi pour vous ? » Ada n'essaie-t-elle pas de faire entendre la douleur de ce doute ? Ada n'a pas à sa disposition l'écoute intérieure d'un objet intériorisé sûr, mais se trouve plutôt aux prises avec un *objet interne précaire*, menaçant, abandonnant, fermant à toute possibilité de deuil.

En conclusion, est-ce le *talking cure* qui déjoue la répétition ? Ou l'*écoute dans le « talking »* et l'attention portée à ses effets en soi, des angoisses adressées à un objet acceptant toutefois de les endosser, de les faire travailler en lui, et de s'en servir comme traces utiles vers les objets de l'histoire du sujet ? Ada cherche sans doute à provoquer l'hallucinoïde dans le psychisme de son analyste, mais ne serait-ce pas une tentative d'exister d'abord dans la tête de l'autre, comme si, plus que l'absence de l'objet maternel, c'était *l'absence de représentations d'elle et de ses éprouvés* dans la tête de la mère, qui faisait défaut. Alors, le chant de la sirène pourrait bien se laisser entendre comme le chant de Schéhérazade...

Évelyne Chauvet
4A, rue Marmontel
75015 Paris